

Il pleuvait ce jour-là, lorsqu'elle s'est levée « Ah ! Au fait quel jour sommes-nous ? » se dit-elle. « Vendredi 13 ?! Zut ! » Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises.

Il pleut encore au mois de mars, se dit-elle. Elle aurait aimé vivre dans un coin moins froid. Mais elle a hérité de cette maison paternelle dans sa région natale. Isabelle adorait ce paysage singulier, où la mer et le ciel tendaient à se confondre dans un bleu qui épousait la couleur de ses yeux. Isabelle se présentait comme une fille de petite taille avec un visage angélique, des cheveux noirs, coupés courts. Un visage ouvert avec de jolis yeux bleus, pétillants et intelligents. Elle exerçait comme caissière dans la banque du quartier lesconil. Elle pensait, au fond d'elle-même, que les vendredis 13, en vérité, ne portaient malheur qu'aux gens sceptiques. « L'argent n'a pas de vendredi 13. » Aussi, ce matin, elle rejoignit la banque avec un esprit léger en se disant que finalement le week-end arrive.

Dans la banque ; elle se démenait dans une besogne routinière et harassante. Palper à longueur de journée, des billets verts, pour finalement les ranger dans un coffre-fort repoussant par sa robustesse austère. Mais ce jour-là, vers les coups de dix heures du matin ; un milliardaire de la région se présenta avec une valise diplomatique.

- Bonjour, Isabelle ! comment allez-vous ?
 - Très bien, merci, Monsieur ! lui répondit Isabelle, en lui adressant un large sourire.
 - Voudriez-vous me compter cet argent ? Puis, il ajouta le sourire aux lèvres, en lui livrant un chèque vierge, mais signé. Je vous laisse le soin de finaliser ce chèque de versement en y opposant le montant total de la somme.
 - Mais monsieur Richard, et à combien s'élève cette somme ?
 - Peut-être bien dans les 5 millions d'euros ou un peu moins... je ne sais pas. De toute façon, c'est vous la comptable...
- répondit-il, sur un air confiant, avec toujours cette pantomime aimable et souriante. Isabelle, complètement ahurie, ne trouva nulle réponse. Elle fit juste une moue d'étonnement et finalement afficha le sourire de circonstance.

Le milliardaire, tout enthousiasmé, s'empressa d'ajouter :

- J'ai confiance en vous, ma chère Isabelle !

Ce qui la fit rougir. Machinalement, elle passa ses mains sur ses cheveux comme pour se donner un fond de contenance... Et acquiesça avec toujours ce sourire de circonstance. Le milliardaire se frotta les mains et finalement la salua bonnement. Et d'un pas alerte, il quitta les lieux.

Ces liasses brillantes, neuves, lui brûlaient les mains. Richard, un homme qui avait fait fortune dans les immobiliers et aussi quelques louches affaires illicites. Dans cette petite agglomération, les gens se relayaient des ragoûts parfois indigestes. Enfin, se dit-elle, lui au moins, il a réussi. Le voilà, maintenant, fortuné, riche et jeune.

Des idées, un peu enivrantes, lui vinrent à la tête à la vue de cette grande somme. Ses mains tremblaient et son cœur galopait dans sa poitrine. Une seule liasse ferait sa joie. Cette sensation d'ivresse diabolique lui fit tourner la tête. Soudain, avec une précaution attentionnée, elle se décida finalement de passer à l'action. Et dans un geste furtif, elle ouvrit son sac noir et fit glisser subrepticement deux bonnes liasses de 100 E. Un moment après, le calme la reprit, et elle se moralisa à trouver de bonnes excuses à son forfait : « Il est plein aux as... et le culot, il ne s'est même pas donné la peine de compter son magot »

Puis, fiévreusement, elle se remit à compter cette manne d'argent ; quand soudain, des hommes cagoulés firent irruption dans cette petite banque rurale. Quatre hommes tout en noir, arme en mains, braquèrent la banque. Stupéfaite, Isabelle n'eut même pas le temps de mettre ces liasses d'argent dans le coffre central. Le braquage fut exécuté habilement, sans aucun tir. Les bandits se servirent royalement de tout ce qui avait odeur d'argent.

Seules les deux liasses d'argent dissimulées dans le fameux sac, en question, échappèrent à ce haut vol. Isabelle fut momentanément ravie de cette conjoncture. Cependant, elle déchantait, parce qu'en sortant, les voleurs la ravirent comme otage. Et elle fut libérée, qu'une fois arrivée à la sortie du village. Quelque temps plus tard, les cheveux défaits, elle revint en courant vers la banque. « Mon sac, mes liasses d'argent ! » Tout la flambait et l'enivrait à la fois...

La banque se trouvait envahie par les policiers et nombre de curieux se bousculaient devant la devanture. Elle se fraya un passage, et entra tout essoufflée par cette course forcée. Les cheveux en désordre et le visage d'une extrême pâleur témoignaient de sa frayeur.

Surprise et désappointée à la fois ; sur son propre bureau, le précieux sac était grand ouvert devant le directeur de la banque et deux policiers en civil. Bouleversée par cette situation compromettante, elle se cacha le visage dans ses mains, et éclata en sanglots.

— Isabelle ! cria, le directeur, je n'aurais jamais cru cela de toi ! Vraiment, je suis déçu...

Les deux policiers, s'avancèrent vers elle, et brutalement la menottèrent.

Elle fut embarquée dans un fourgon qui actionna sa sirène d'alerte. Isabelle, coincée au fond de la banquette, eut la sensation d'être vraiment piégée dans l'enfer d'un destin malheureux. Et dans son esprit ; le spectre de la malédiction du vendredi 13 prit toute sa signification légendaire...